



HERVÉ GAYMARD
UN HOMME EN GUERRES

VOYAGE AVEC BERNARD B. FALL

ÉQUATEURS

UN HOMME
EN GUERRES

DU MÊME AUTEUR

Pour le Livre, Gallimard-La Documentation Française, 2009.

Essais littéraires

Pour Malraux, La Table Ronde, 1996, nouvelle édition augmentée de *Nervures invisibles*, collection La Petite Vermillon, 2006.

Memoria d'autunno, Al Piccolo San Bernardo con Mario Rigoni Stern, Courmayeur, Liaison Editrice, 2008. Prix de Littérature de Montagne de Trente.

Essais historiques

Secret de conduite, présentation du *Fil de l'épée* de CHARLES DE GAULLE, Perrin, 2010.

Avant la catastrophe et *Premiers frôlements avec l'Orient compliqué*, présentation de *La France et son Armée* suivie de *Histoire des Troupes du Levant*, de CHARLES DE GAULLE, Perrin, 2012.

La Face allemande d'une vie française, présentation de *La Discorde chez l'ennemi* de CHARLES DE GAULLE, Paris, Perrin, 2017.

Bonneurs et grandeur. Ces journées où les Français ont été heureux, Paris, Perrin, 2015. Prix du Nouveau Cercle de l'Union Interalliée 2015, Prix Littéraire Montyon de l'Académie Française 2016.

Essais politiques

La Route des Chapieux, Paris, Fayard 2004.

Un nouvel usage du Monde, Paris, Mille et une Nuits-Fayard, 2007.

Nation et engagement, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Délivrez-nous de la France, Paris, Plon, 2012.

La Ligne de force, Paris, Le Cerf, 2017. Prix Louis-Marin de l'Académie des Sciences Morales et Politiques 2017.

Hervé Gaymard

UN HOMME
EN GUERRES

Voyage avec Bernard B. Fall

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-668-2.

Dépôt légal : octobre 2019.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2019.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

*Pour Bernard Fall
et tous les siens.*

SUR LES TRACES DE BERNARD FALL

Depuis des années, je mène une vie parallèle sur les traces de Bernard Fall. Cela a commencé ainsi. Un lundi de février, je venais de démissionner du gouvernement. Après la passation de pouvoirs en fin de matinée dans les salons glaciaux du ministère des Finances surplombant la Seine, Jean-François Deniau, ancien ministre et écrivain, m'avait fait la surprise de revenir du Cher, séance tenante, et invité à déjeuner dans une brasserie de l'avenue de La Motte-Piquet où il avait ses habitudes. Ces choses-là ne s'oublient pas. Nous avons parlé de tout, sauf du présent. La conversation avait fini par rouler sur l'Indochine : il l'avait connue dans son crépuscule à la fin des années quarante. Comme toujours, il avait une bonne histoire à raconter. En 1949, il ne pense déjà qu'à découvrir le vaste monde. Il se trouve sur les hauts plateaux indochinois quand, à Paris, un ami lui fait le sale coup de l'inscrire aux épreuves du concours d'entrée à la

toute nouvelle École nationale d'administration. Il est à cinq cents kilomètres de Saïgon, qu'il rallie dans des circonstances épiques pour passer les épreuves. On a peine à imaginer la scène. Seul candidat des « États associés », face à son surveillant vétilleux, dans une salle immense alourdie par la moiteur tropicale, il rédige entre 18 heures et minuit ses copies de droit et d'économie, qui partiront ensuite sous pli cacheté vers Paris. Admissible, bien sûr, c'était pour lui la fin de l'aventure indochinoise et le retour dans le Paris grisâtre de ces années-là.

J'avais connu Jean-François dans les années quatre-vingt. Je parcourais alors le Moyen-Orient et la Corne de l'Afrique. L'Érythrée, dans la joie de la fin de la guerre et les promesses de l'indépendance à venir, nous avait réunis. Comme lui, j'avais eu un coup de foudre pour ce pays. À Massaoua, humide et poisseuse, détruite par les Mig soviétiques de Mengistu, dans le dédale du vieux port, je n'avais pas retrouvé le plus vieux consulat de France de la mer Rouge, qui délivrait les autorisations de voyage pour l'Abyssinie. Je n'avais vu alors que mort, faim, soif, misère. La beauté et la dignité de ces femmes en attente de l'eau et de l'aide alimentaire aussi. Un insoutenable charnier dans la cour d'une caserne, les tibias qui dépassent des treillis souillés, les corps empilés puant sous le soleil, témoignaient de la violence des combats. Tout près de la base navale, où le Négus invitait naguère pour une revue les flottes croisant dans l'océan Indien, à côté de l'hôpital dévasté, une croix de

Lorraine, intacte. Une pensée pour Pierre Messmer et Gaston Palewski, et tous leurs compagnons d'armes tombés ici en 1941 et, plus haut, sur le plateau, à Keren et Agordat où de petits cimetières battus par les vents rappellent aux passants inexistants la vanité des choses. À Asmara, intacte, montagnarde, lumineuse et sèche, j'avais senti un parfum d'Italie, l'odeur de l'*espresso*, les vestiges d'une architecture moderniste, comme cette station-service délabrée, dont le voile de béton vous saisit d'élégance et de beauté, une vieille italienne *ensablée* sans âge, qui vend sa layette à un prix dérisoire, sous les arcades où bruisse le vent dans les palmiers de l'avenue monumentale de la *Colonia Eritrea*. Massaoua, Guinda, Asmara, Keren, Agordat, Assab étaient alors nos mots de passe pour un songe de contrebande. Et cette guirlande de noms magiques à la réalité tragique courait jusqu'à Tadjourah, dans le golfe voisin d'Obock, le refuge de Jean-François.

Quelque temps plus tard, je le retrouvai sur les bancs de l'Assemblée nationale, lui le mentor, moi le débutant. Je me souviens d'un déjeuner au Quai d'Orsay, présidé par Alain Juppé, en l'honneur d'Issayas Afeworki, le rebelle érythréen tout auréolé de sa victoire. Il n'était pas encore devenu ce terrible tyran sanguinaire. Ou peut-être, à l'époque, voulait-on fermer les yeux. Dans les grands salons surchargés de dorures, Issayas avait laissé ses flingues aux vestiaires, pas Jean-François. Les convives coincés de la table d'honneur faisaient semblant de ne pas voir le holster qu'il exhibait l'air de rien.

Il m'avait adressé un clin d'œil espiègle. Il était ainsi, Jean-François. Attachant, imprévisible, dilettante et ardent, parfois un peu affabulateur sans doute, mais j'avais tellement envie de le croire. Avec lui, il n'y avait d'autre choix que de prendre en bloc l'amitié qu'il vous offrait, ou non. J'ai pris. Il était inévitable que la littérature s'en mêlât, car ces terres douloureuses et belles appellent la méditation, le verbe et la poésie. Jamais nous n'avons parlé politique, seulement de voyages, d'histoire, de romans, de mémoires, de guerres, et de femmes. Nous nous souviendrons longtemps des dîners chaleureux et étincelants de la rue de l'Abbaye, chez Marie. Et aussi, hélas, du vieux lutteur sur son lit de mort, quelques heures après qu'il eut expiré. Cette dépouille charnelle ne pouvait être celle de l'homme qu'il fut, car il était un homme *vivant* au sens de Bernanos. Son âme s'était immédiatement envolée. Nous garderions au plus profond de nous la mémoire de son allure plutôt que ce pauvre corps qui n'était plus le sien. Il avait été le premier de la cohorte à rejoindre les limbes. Et s'allongent désormais sous le soleil déclinant de cette époque, les ombres, les regards et les mots de cette génération de nos pères, Michel Déon, François Nourissier, Guy Dupré et Jean d'Ormesson, dont les joutes facétieuses et graves nous enchantaient.

Après ce formidable déjeuner d'amitié, la tête pleine d'Indochine, j'étais revenu à pied jusqu'à Notre-Dame, le long des quais de la Seine. Je ne l'avais pas fait depuis que ma vie avait été dictée par les événements, les impa-

tiences et les exigences, et que j'avais cessé de la maîtriser, sans le vouloir vraiment d'ailleurs, pris dans un de ces enchaînements que l'on contemple parfois en spectateur alors qu'on en est l'objet. Et quand survient le grand vide, l'apesanteur après l'orage, avec l'amour et l'amitié, la littérature et le cinéma sont les meilleurs compagnons de vie. Je m'attardais donc devant les boîtes des bouquinistes, quand mon regard fut attiré par ce livre de poche aux couleurs criardes de ces couvertures des années soixante, dessinées par des artistes dont il faudra un jour réévaluer le talent, *Guerres d'Indochine*, de Bernard Fall.

J'avais déjà plusieurs livres de Bernard Fall dans ma bibliothèque, mais pas celui-là. Je le retournai, lus les quelques lignes sur l'auteur. Je connaissais son œuvre mais pas sa vie. Je fus comme foudroyé. « Spécialiste des questions asiatiques », certes, mais la phrase suivante suscita mon étonnement et excita ma curiosité : « Engagé dans la Résistance en 1942, il participe aux combats dans la Haute-Maurienne et dans la Haute-Tarentaise puis sert, jusqu'en 1946, dans la 27^e division alpine. » Ainsi cet universitaire américain, aux lunettes type Sécurité sociale britannique des années cinquante, ressemblant vaguement à un Henry Kissinger disparu trop tôt, auteur d'une œuvre savante sur le Sud-Est asiatique, avait combattu dans mes montagnes savoyardes à la Libération. J'ignorais alors que cette nécessité de partir sur ses traces deviendrait cette quête entêtante et intermittente qui allait nourrir les angles morts de ma

vie des années durant. Je n'imaginai pas qu'elle me mènerait de Vienne aux « terres de sang » d'Ukraine, de Nice à la Savoie, à Washington, d'une boutique de souvenirs sur les Champs-Élysées à Paris au fin fond du Vietnam, ni qu'elle me ferait passer des heures au milieu des cartons d'archives que je serais souvent le premier à ouvrir à Nice, à Paris, à la *John Fitzgerald Kennedy Library* à Boston, face au grand large atlantique que mon héros a traversé un jour pour construire sa vie et affronter son destin. Je n'ai cessé de penser à Patrick Modiano. Comme lui, j'ai compulsé de vieux annuaires, reconstitué des plans pour tracer des itinéraires, cherché des maisons détruites, arpenté des rues aux dénominations successives, parfois renumérotées, pour identifier le bon immeuble. Je suis surtout parti à la recherche de vies enfouies, enfuies, car elles n'avaient sans doute d'autre salut. J'ai voulu redonner vie à des fantômes de papier, comme des chimères qui s'échapperaient de registres d'état civil, d'avis de décès, de photos jaunies, qui nous contemplent comme les détails tronqués d'ensembles à tout jamais perdus. J'ai tenté de combler tous ces vides qui se dérobent, sans toutefois aller jusqu'au bout de mon imagination, car il faut toujours laisser en suspens quelques points d'interrogation.

Bernard Fall m'intimide. Par sa vie, son œuvre, et surtout par ce que j'ai cru comprendre de sa personnalité. Il a noirci, publié des dizaines de milliers de pages mais n'a jamais parlé de lui. Sauf dans les éléments biographiques lapidaires qui figurent en quatrième de cou-

verture de ses livres, dans leurs éditions américaines et françaises, auxquelles il accordait paraît-il un soin jaloux. Le butin s'avère maigre. Une seule fois il a accepté de parler de sa vie, d'ouvrir un peu la brèche de ce rempart d'érudition derrière lequel il se protégeait. C'était le 21 novembre 1966, trois mois avant sa mort accidentelle au Vietnam, dans la célèbre émission de Dick Hubert, *Celebrity's Choice*. Mais ses réponses sont lourdes d'autant de questions. Quarante ans plus tard sa femme, Dorothy, a publié un livre qui se révèle bien plus qu'un acte d'amour et de profond respect. Grâce à elle, se sont ouvertes nombre de pistes que j'ai pu emprunter et prolonger, pour cheminer sur cette vie belle et pleine malgré tous les drames surmontés.

Je ne sais pas si Bernard Fall aimait beaucoup la poésie, mais, au moment de prendre la plume, me revient en mémoire cet étrange poème en prose de Cocteau, repris dans *Le Discours du grand sommeil* : « La vie ne vous montre qu'une petite surface d'une feuille pliée un grand nombre de fois sur elle-même. Les actes les plus factices, les plus capricieux, les plus fous des vivants s'inscrivent sur cette surface infime. Intérieurement, mathématiquement, la symétrie s'organise. La mort seule déplie la feuille [...]. » Déplions donc la feuille.

AU BOUT DE LA RUE SANS JOIE

« 19 février 1967. – Ici Bernard Fall qui vous parle de la Rue sans joie, le secteur où les Français combattaient déjà en 1953. [...] Nous venons de parcourir une douzaine de kilomètres dans les dunes, et demain matin nous allons repartir vers le sud-est, où l'on dit que se trouvent des éléments d'un bataillon viêt-cong, le 800^e [...]. Je marchais derrière un gars, et je croyais pourtant mettre mes pas dans les siens. Tout à coup le sol s'est dérobé sous moi : c'était un de ces pièges viêt-cong hérissés de pointes, et si on tombe dedans ça vous perce le pied et on est bon pour l'hôpital. J'ai eu beaucoup de chance parce que, quand j'ai senti le sol s'effondrer sous mes pieds, je me suis jeté en avant, si bien que tout le poids de mon corps a porté sur mes genoux et sur mes mains. Je n'ai rien eu, mais ça vous secoue quand même un peu. [...]

« 20 février 1967. – Nous n'avons pas été ravitaillés

depuis hier, pas d'eau, et après deux journées de marche les réserves s'épuisent.

« 21 février 1967. – Nous sommes au troisième jour, [...] et maintenant à 9 heures du matin, nous sommes en plein dans le brouillard. [...] Voilà deux heures que nous marchons pratiquement dans le désert. Maintenant nous sommes avec la compagnie A sur la route, elle a trouvé une mine. [...] Notre flanc gauche est découvert. [...] – Voilà notre mitrailleuse qui tire ! Ils courent ! Notre mortier maintenant ! [*Vers 4b30.*] Les ombres s'allongent et nous avons atteint une de nos lignes de progression après l'échange de coups de feu. Ça sent un peu le roussi – je veux dire que c'est un peu louche... Ça pourrait bien être une emb... »

Ce sont les derniers mots prononcés par Bernard Fall, au micro de son magnétophone, dans l'après-midi du lundi 21 février 1967. Requiem : au moment où il aborde un grand ruisseau, il saute sur une *Bouncing Betty*, une diabolique mine allemande qui vise le sommet du corps. Impossible d'en réchapper. À ses côtés, sans vie, le sergent Byron C. Highland, trente-trois ans, marié, trois enfants, servant de pièce dans les *marines* et photographe de combat, originaire de Detroit. Un des premiers témoins à arriver sur la scène a trouvé un magnétophone abîmé et un appareil photo à côté du corps mutilé de Bernard Fall. Miraculeusement, la bande a pu être sauvée, et nous pouvons ainsi entendre sa voix s'interrompre à la césure d'un dernier mot, *ambush*, au

milieu des crépitements de mitraillettes¹. Sentiment étrange que d'entendre les derniers moments de la vie d'un homme, racontant ses faits et gestes, les choses vues, ses impressions profondes avant d'être figé dans l'éternité. Bernard Fall n'est pas mobilisé. Il n'est pas un soldat. Il l'avait été, certes, mais vingt ans plus tôt, et en France ! Il est là parce qu'il l'a choisi. Et c'est dans la Rue sans joie, le titre du livre qui l'a fait connaître, qu'il rencontre son destin.

Un homme vient de mourir. Il vient d'avoir quarante ans. Sa femme, Dorothy a accouché de leur troisième fille, Patricia, au mois de septembre. Auteur de sept livres et de centaines d'articles savants ou de vulgarisation, spécialiste de la guerre française d'Indochine et de la guerre américaine du Vietnam, c'est un universitaire reconnu. Mais pas comme les autres. Homme de terrain, il n'a cessé de voyager depuis 1953 au Vietnam, au Cambodge et au Laos. C'est un universitaire soldat. Il part en opérations avec l'armée – française hier, américaine aujourd'hui –, sait reconnaître le sifflement d'un obus, le bruit mat du lancement d'un mortier. Il a flairé l'embuscade qui lui a été fatale. Sa mort surprend et attriste tous ses amis, en France comme aux États-Unis. Le 1^{er} mars, à Washington, un hommage lui est rendu à la Chambre des représentants. Onze députés s'expri-

1. La bande-son de treize minutes peut être écoutée sur <https://www.youtube.com/watch?v=aNlz8ZKJr94>. Sa transcription en français a été publiée dans son livre posthume, Bernard Fall, *Viêt-Nam, dernières réflexions sur une guerre*, Paris, Robert Laffont, 1968.

ment. L'un d'eux lit à la tribune les extraits d'une lettre qu'il a reçue de lui en février, quelques jours avant sa mort : « Les savants experts de Washington, qui honorent Saïgon de leur présence, pendant quelques semaines, regardent de haut les dossiers ou les projets de pacification soigneusement élaborés ; mais ils ne voient jamais de leurs yeux le Vietnam ensanglanté. » Un autre précise : « Quoique ses livres et ses articles fissent souvent la critique des tactiques américaines, voire de la présence américaine au Vietnam, le Dr Fall parla souvent au Pentagone et à l'École de guerre. N'appartenant à aucune organisation secrète, il ne fut l'agent de personne. Il n'appartint jamais qu'à lui-même. » À rebours de l'histoire qu'elle se raconte, l'Amérique a besoin de la vérité de Bernard Fall. À Paris, le 11 avril, le Centre d'études de politique étrangère lui rend également hommage, par le témoignage de ses amis Philippe Devillers, Jean Lacouture, Roger Lévy, et le grand Paul Mus. Professeur au Collège de France, un ancien de l'état-major de Leclerc en Indochine, esprit lucide sur l'issue des guerres française puis américaine, il conclut, les yeux mouillés : « Je l'ai beaucoup aimé, et j'avais ma petite formule pour me le présenter à moi-même : *miles expeditus*, car il était semblable au soldat romain qui transportait tout ce qu'il avait sur son dos. Fall avait perdu sa patrie dans son enfance. *Miles expeditus*, il avait retrouvé une patrie à laquelle il a montré une fidélité merveilleuse. Français je suis, déclarait-il, au milieu de nos amis américains, un ami souvent difficile. »

Ce n'est pas seulement l'intellectuel de haut vol, l'esprit lucide, l'autorité morale qui sont regrettés. Son humanité et son magnétisme marquent tous ceux qu'il croise : « Fall surprenait l'auditoire : par son assurance, sa volubilité, son éloquence. Il maîtrisait, avec une pointe d'accent américain, la langue française. Quant à l'américaine, elle coulait de ses lèvres, fluide. Profondément empathique, il sait susciter les confidences, sans les avoir sollicitées. Un jour, à Rawalpindi, Fall "accroche" si bien notre hôte que celui-ci s'abandonne aux confidences. Il a vu une jeune fille et il va l'épouser. Alors Fall nous surprend tous, il laisse percer ses propres sentiments, son goût du foyer, sa tendresse pour des enfants joueurs. »

La mort accidentelle rajoute à la tragédie car, dans l'arborescence des aiguillages qui ordonnent le secret d'une vie, la petite voix lancinante du *fatum* romain nous murmure à l'oreille qu'elle aurait pu être évitée. Ou pire : qu'elle était inexorable. Sans savoir quand le compte à rebours a été déclenché. En septembre 1966, Bernard Fall décide de prendre une année sabbatique au Sud-Vietnam pour écrire un livre sur l'infiltration du Viêt-Cong. Sa famille rejoindra Hong-Kong en février 1967, où il pourra la retrouver régulièrement. À l'été 1967, la mission terminée, la famille Fall regagnera les États-Unis en faisant un long détour par la Chine, le Transsibérien et la France. Avant de partir il met les bouchées doubles. Il boucle l'édition française des *Deux Viêt-Nam*, houspille l'éditeur pour pouvoir corriger pen-

dant le voyage les épreuves de son prochain livre, *Dien Bien Phu, Hell in Very Small Place*, il multiplie les conférences jusqu'à la dernière minute. Il écrit à ses amis à l'occasion des vœux : « J'ai volé cette année 1 300 heures, soit 57 jours. Je plonge – immersion totale – dans la langue vietnamienne, l'équivalent pour des *marines* d'une marche forcée de dix heures... dix heures par jour sans prononcer un mot d'anglais ! [...] L'heure est venue de préparer les uniformes de jungle, les cantines, le sac à dos... » Ce départ, fixé au 8 décembre 1966, ne ressemble pas aux autres. Sa femme avait toujours craint que sa passion ne le détruise un jour. Elle note : « Avant ses autres voyages, il était plein d'enthousiasme, mais cette fois-ci nous étions pris tous deux d'un pressentiment. » Elle le regarde, à la dérobée, jouer avec les filles, comme s'il fallait suspendre cette image dans le temps. Le jour de son départ, alors qu'il boucle ses valises, elle lui dit : « Bernard, ne pars pas. » Il lui répond : « Tu sais que je dois y aller. »

Pourquoi donc *devait-il* y aller ? Quelle quête le pousse à monter dans ce taxi qui le mène à l'aéroport, laissant derrière lui sa femme qu'il chérit, et ses filles – dont la dernière a deux mois seulement –, avec lesquelles il a joué jusqu'au dernier moment, dans ce *cottage* chaleureux de Washington ? Tout devrait l'amener à remiser sa valise. Malgré une vitalité légendaire, sa santé n'est pas bonne. À l'automne 1963, pendant une violente crise, le pronostic vital avait été engagé : il perd un rein, et le second est durablement altéré. Fin 1964,

il écrit à ses amis : « Année infernale. Je mourais d'urémie. J'étais hérissé de drains. Je devais subir quatre opérations. Venir à Paris au printemps, consulter Aboulker, parce qu'enfin c'est lui qui soigne le général de Gaulle. Rentré à Washington, pour y être opéré, le 20 juin, j'étais connu à l'hôpital comme le seul patient muni d'une machine à écrire portative. Et, le 14 juillet, je dansais, avec Dorothy jusqu'à une heure du matin. » En mars 1965, son intestin est obstrué par du tissu fibreux. Qu'importe, en juillet il repart pour le Vietnam. À l'automne 1966, son infection persistante du rein semble sous contrôle, mais il enfourne dans ses bagages une grosse bonbonne de pilules. Le 21 novembre, dans une émission de radio, il en plaisante. Si depuis l'enfance il n'avait pas trompé la mort, il ne serait pas en vie : « Il se trouve que j'ai une maladie dont personne n'a entendu parler. [...] J'y ai laissé mon rein gauche il y a trois ans. Quatre mois, cinq opérations et 8 500 dollars plus tard, je suis sorti de l'hôpital plutôt déprimé. [...] J'ai recommencé à vivre, et ma maladie ne m'a jamais empêché de faire quoi que ce soit. » Il poursuit par cette phrase prémonitoire : « Je suis sur le point de repartir au Vietnam pour un an, et j'ai beaucoup plus de chances d'y mourir de toute autre chose que de ça. »

Il connaît toutes les embûches que recèle le lieu de sa mort prochaine. Ce n'est pas un amateur inconscient, encore moins un hâbleur superficiel. Mais il largue les amarres tout de même. Sans doute ne meurt-on pas par hasard.

La Rue sans joie est un film mythique de Pabst de 1925. Dans un quartier misérable de Vienne, la ville natale de Bernard Fall, où la crise ajoute la dépravation morale à la pauvreté, une prostituée, Greta Garbo, est sauvée de la fange par un soldat américain. Est-ce la version originale, ou son *remake* français de 1938, qui a donné l'idée un jour à un militaire français, au début de la guerre d'Indochine, de baptiser ainsi ce coin de terre étrange, entre le ciel et l'eau, sur la côte de l'Annam entre Hué et Quang Tri ? Était-ce un légionnaire allemand cinéphile, hanté par la fin de tout, amoureux de Greta ou de Marlène, ou un titi parisien nostalgique d'une séance d'avant guerre dans un cinéma des Grands Boulevards, quand sa main s'était crispée sur la cuisse de son amoureuse ? Nul ne le saura jamais. Mais, pour les soldats du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient, avec le même humour noir, la Rue sans joie sera l'équivalent de ce que fut le plateau de Craonne pour leurs devanciers de la Grande Guerre, dont la triste *Marseillaise* résonnera à jamais comme le chant de la désespérance admirable : « Même sans tambour, même sans trompette / On s'en va là-haut en baissant la tête... / Adieu la vie, adieu l'amour / Adieu toutes les femmes. » Avec moins de publicité qu'au Tonkin, on y meurt des combats, des mines, ou moins glorieusement d'amibiase et de palu. « Le matin on voit partir ces jeunes hommes sur leurs automitrailleuses. On les retrouve en morceaux deux heures plus tard, jambes broyées, ventres éclatés, crânes sanglants. Dans leur

agonie, ils vous prennent pour leur mère, leur sœur, leur épouse. On leur ferme les yeux. On manque de tout. On utilise même des caisses laissées par les Japonais encore marquées *US Army Corregidor*. Parfois, on a le renfort des Vietnamiennes du bordel militaire de campagne, qui travaillent avec quelques religieuses d'une communauté voisine. Ici, on n'a pas d'adresse, mais des numéros de secteurs postaux. Ici, le bon Dieu est trop haut, et la France trop loin », raconte une infirmière qui servit là-bas.

Souvent, l'enfer a le masque de la beauté. C'est une région superbe, entre la mer de Chine et la côte annamitique, un entrelacs de sable, de rizières et de marais salants, parsemé de petits villages. La côte est paradisiaque, droite, sablonneuse. À cent mètres, des dunes hautes de cinq à vingt mètres surplombent des petits villages de pêcheurs. Ensuite, sur près d'un kilomètre, un plateau sans végétation, parsemé de tombes, de pagodons et de temples, bordé par une multitude de villages, entourés de broussailles et de haies de bambou. Huit kilomètres à l'ouest, après une zone de fondrières, de marais et de sables mouvants, quadrillés par de petites routes traversières minées et sabotées, se trouvent la ligne de chemin de fer et la route coloniale 1, qui court de Saïgon à Hanoi. Roland Dorgelès l'a immortalisée dans *La Route mandarine* : « Voici les rizières de jade, avec leurs buffles qu'un gamin nu conduit, couché sur leur échine ; des salines blanches qui aveuglent ; des routes rouges sous les palmiers [...]. Elle a autant d'as-

pects que le voyage compte de jours. Ici, large pour une armée ; plus loin, juste la place d'un porteur. Elle s'agrippe à la montagne, s'embourbe dans la rizière, escalade, dévale, se cache sous la paillote, puis en ressort un peu plus loin et va faire la belle entre deux files d'aréquiers. » Le canal impérial de Van-Trinh forme une sorte de bissectrice dans ce beau pays où le fer et le feu couvent sous l'apparente harmonie du paysage. Dès 1947, ce secteur devient l'un des plus difficiles à tenir. Même la militarisation de la ligne et la création du train blindé *Rafale* ne parviennent à réduire les sabotages et les assauts incessants, qui vont de l'escarmouche à la bataille rangée, juste avant le décrochage et l'évanouissement des combattants dans la nature. Pour avancer, il faut reconstruire la voie au fur et à mesure. Dès le soleil couchant, le Viêt-Minh est maître de la route. Son célèbre et redouté régiment 95, aux soldats d'élite émaciés vêtus de noir, infiltré derrière les lignes françaises depuis deux ans, a fortifié les villages, créé des réseaux de tranchées et de souterrains, des infirmeries, des dépôts de munitions, des abris, que rien ne permet de soupçonner. C'est une forteresse impossible à assiéger et à prendre, car elle est partout et nulle part, au milieu des paysans et des pêcheurs, dont on ne sait s'ils sont alliés ou ennemis.

Quand Bernard Fall est venu pour la première fois en Indochine, il a assisté à l'opération *Camargue* engagée par l'armée française en août 1953. Son récit est saisissant, l'anecdote y étaye la thèse. C'est l'une des plus

grosses opérations de la guerre d'Indochine, qui combine forces amphibies de débarquement, blindés légers, fantassins et parachutistes. Moins d'un an plus tard, deux de ses protagonistes, le lieutenant-colonel Piroth et le colonel Langlais, seront à Diên Biên Phu. Cinq heures après l'assaut, le régiment 95 est pratiquement encerclé. Au soir du deuxième jour, il est enfermé dans une poche de quatorze kilomètres sur trois. On peut croire au succès. Mais, dans la guérilla, si la défaite est toujours une défaite, la victoire s'avère également une défaite. Car elle ne peut qu'être apparente et précaire. Le butin escompté et les prisonniers attendus manquent à l'appel. Le régiment 95 a échappé à l'encerclement grâce au sacrifice de deux de ses compagnies. L'année suivante, il s'infiltré à nouveau, provoquant de lourdes pertes, s'attaquant même à un régiment vietnamien cantonné près d'Huế. En juillet 1954, aux termes des accords de Genève qui mettent fin à la guerre d'Indochine, la frontière entre les deux États vietnamiens, sur le 17^e parallèle, passe à une quinzaine de kilomètres au nord de Quang-Tri. Dans une discipline parfaite, en ordre serré, le régiment 95 évacue les lieux. L'officier lance à son homologue français : « Au revoir, nous reviendrons ! » Dès janvier 1962, les hommes en noir sont à nouveau infiltrés dans la Rue sans joie.

Bernard Fall arrive à Saïgon à la mi-décembre 1966. On ne sait pas avec précision à quoi il emploie ses premières semaines sur le terrain. Il a interrogé en russe, et à l'aide de son « mauvais vietnamien », des prisonniers

TABLE

Sur les traces de Bernard Fall	9
1. Au bout de la Rue sans joie.	17
2. Pourquoi l'Indochine	31
3. Une tragédie française.	39
4. Oublier Vienne.	53
5. Nice	73
6. Résister	99
7. Entre deux vies.	115
8. Dorothy ou l'Amérique.	129
9. Une maîtresse insatiable	145
10. Vérité et justice	165
11. Sur les traces	183

12. Les trois coups	203
13. Terres de sang	213
14. Requiem	229
Reconnaisances.	237